

## Une grande exécution

— « *La mendicité est supprimée à Pékin. Respect à ceci.* »

Un matin, ce terrible décret impérial paraissait dans le *Cheng-Pao*, la Gazette de Pékin.

C'était, d'un trait de pinceau, la mort de vingt mille mendiants décidée. La police, fort embarrassée, mais soutenue par la foule qu'agitent seules les superstitions insensées, obéit à l'ordre donné en chassant hors de la ville la tourbe lamentable des miséreux sacrifiés....

Beaucoup moururent de froid ou de faim et leurs cadavres gelés furent la proie de chiens galeux et affamés.

D'autres pillèrent, volèrent pour manger, furent emprisonnés par fournées, par centaines à mort condamnés...

Ainsi fut exécuté l'impérial décret, lequel, suivant la céleste coutume, ne s'était nullement préoccupé des moyens à employer....

Le *Cheng Pao* annonçait pour la soirée la mise à mort de cent cinquante individus, voleurs, mendiants, assassins, ou comme tels présentés,

sur le Ta-Tché-Ko, la place du marché aux légumes de la ville chinoise.

Curieux de cet atroce spectacle, je m'y rendis pour étudier l'âme chinoise devant la mort et l'attitude de la plèbe en face de ces massacres terribles.

Je passai sous la porte Chien-Men dont on refaisait la toiture endommagée par les obus lors du siège des légations et je m'engageai sur la longue chaussée conduisant à la ville chinoise.

Hélas ! qu'a-t-on fait de la grande rue Pékinoise si pittoresquement animée, si délicieusement sale et défoncée ? Où sont tous ces marchands ambulants si extraordinaires devant leurs minuscules étalages de choses sans nom ? ... Plus rien ne subsiste !

Un décret impérial, encore un décret, a paru qui ordonnait :

— « *La grande voie Chien-Men sera élargie et refaite. Respect à ceci.* »

Tout a été chassé, enlevé, abattu, nivelé. Les grandes dalles centenaires et cassées sont parties comme les petits marchands crasseux et si curieux. Les maisons débordantes ont été démolies ou seulement coupées en deux. Personne ne sera indemnisé et personne ne se plaindra, car

la prison est le cauchemar de tout propriétaire pékinois.

Aujourd'hui s'allonge une large chaussée, bien moderne, bien européenne, contre laquelle les petites maisons chinoises viennent s'écraser, trop fluettes pour supporter semblable perspective. Oh ! les Barbares d'Occident qui, pour gagner quelque argent, ont détruit le charme unique de la grande rue pékinoise !

Mais, je quitte la voie Chien-Men pour m'engager dans le quartier de « Li-Ou-Li-Tchouang », le quartier des libraires et des petits commerçants de tout ce qui touche à l'art ou à la littérature dans cette partie la plus peuplée de la capitale. Aussi est-ce pour cette dernière raison et pour tenir le monde chinois en respect que la dynastie mandchoue y accomplit ses supplices si fréquemment renouvelés.

Ce coin de Pékin est un assemblage extraordinaire de ruelles étroites d'une saleté bien chinoise. Dans certains carrefours existent en plein vent des urinoirs publics, auges en pierre chaque jour vidées sur les poussières des rues avoisinantes. C'est un lieu des plus intéressants pour les amateurs de bibelots, d'écrits, d'estampes ou de vases anciens. On y trouve des laques merveilleuses, des porcelaines rares, des



vases, aux vernis précieux depuis des siècles perdus, même d'artistiques estampes pornographiques datant de Kang-Hi, le Louis XIV chinois.

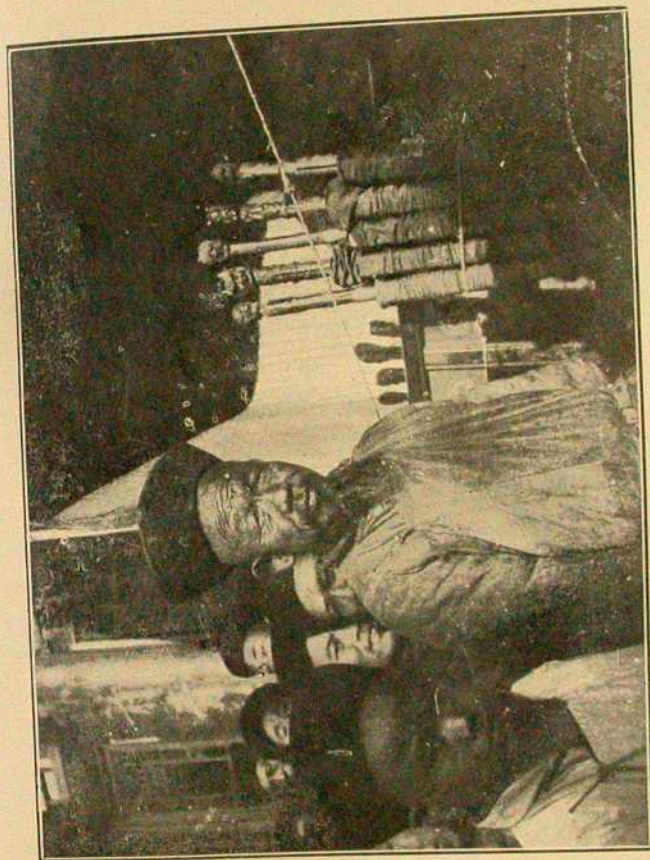
C'est un endroit bien connu des commerçants japonais, lesquels, chaque année, y râflent à bon compte tout ce qui présente de l'intérêt pour le revendre à des prix exorbitants aux touristes américains visitant Tokio.

Et cependant le stock des introuvables antiquités jamais ne s'épuise...

C'est que les bonasses commerçants pékinois possèdent un tour de main extraordinaire pour vieillir de quelque mille ans un vase ou une porcelaine de récente fabrication...

Ils l'enfouissent plusieurs années durant dans une terre grasse — une terre à vases — et auparavant, pour donner plus d'authenticité, ils n'hésitent pas à ébrécher un vase neuf qui, plus tard, sera estampillé du cachet de la dynastie disparue, en vogue à Londres ou à Paris ! Il coûtera environ 10 francs à établir et se revendra 10.000 en France ou en Amérique !

Cependant les rues se succèdent toutes également tortueuses et étroites au point de tout juste permettre le passage d'un pousse; partout c'est la même saleté repoussante, la même odeur



Le Bourreau de Pékin

nauséabonde. Ici c'est vraiment abusif et je comprends la terreur qu'ont du choléra les habitants de pareils quartiers : tous doivent succomber en temps d'épidémie.

Me voici enfin arrivé au Ta-Tché-Ko, dont une foule innombrable encombre les abords ; je suis obligé de faire jouer ma cravache pour ouvrir les rangs pressés qui me barrent l'accès de la place.

Tout de suite je suis étonné.

Comment, on va exécuter cent cinquante individus, là, en plein jour, et il n'y a aucune barrière pour contenir la foule immense... Seulement, quelques policiers armés de longs fouets et de solides bâtons ?

Le Ta-Tché-Ko apparaît à mes yeux au delà du flot humain traversé. C'est une place en terre battue, de forme allongée et de peu de largeur, bordée de chaque côté de petites maisons très basses, dont la plupart ont des toits, aplatis en forme de terrasses, lesquels sont noirs de monde.

Mais tout ce monde est peu bruyant.

Ce n'est pas sans une curiosité toujours renouvelée que je contemple la foule chinoise. Elle est là debout, pressée, au point de ne pouvoir s'asseoir et, depuis des heures, elle attend silen-



cieuse... Quelle force représente pourtant cette masse inconsciente !

Sous les fouets et les bâtons de policiers, elle oscille docilement, toujours silencieusement ; c'est impressionnant !

Des faits comiques se produisent :

Deux Chinois sont dos à dos par la tresse attachés par la police amusée, et, à chaque instant, de la plèbe comprimée volent des savates qui s'en vont, sur les toits avoisinants, trouver les heureux privilégiés bien juchés. Aussi beaucoup ont-ils amené avec eux aux exécutions leur oiseau préféré, innocent colibri, dans une cage rustique enfermée, avec amour au soleil exposé et qu'un doigt crasseux, à tout moment, poursuit de fastidieuses caresses... Les savates volantes et éculées n'en sont pas moins précieusement conservées ; leurs propriétaires, après la funèbre cérémonie, les retrouveront intactes sur les terrasses hospitalières.

A l'extrémité du Ta-Tché-Ko, se dresse un poteau auquel sont attachés les grands suppliciés, ceux que l'empereur a condamnés à être découpés vivants.

Aujourd'hui, c'est jour d'ordinaire exécution : simple strangulation ou décapitation.

A côté du poteau fatal, sont exposés sur fond

jaune d'or les couteaux de justice du Fils du Ciel : ils sont fort primitifs. Il y en a de grands pour la décollation, et de plus petits pour le découpage ; ils sont même quelque peu rouillés... Ils sont quand même effrayants lorsque l'on songe que, princes comme mendiants, personne dans l'immense Chine ne peut se flatter de leur échapper !... Tout proche, se tient M. de Pékin. Quelle tête terrible dans son calme inconscient de bourreau sexagénaire ! Ce n'est qu'un amas de rides au milieu desquelles brillent faiblement deux yeux vitreux, profonds, cependant fascinateurs. Coiffé d'un toquet Louis XI et revêtu d'un tablier de peau, tout maculé de sang des précédentes exécutions, il attend impassible auprès de ses couteaux, entouré de ses six aides dévoués : il est hideux et il est beau !

Et quand on sait qu'il a, de sa propre main, pourtant pas toujours employée, exécuté plus de cinquante mille individus, et parmi eux de hauts mandarins et des princes du sang, on ne peut regarder avec indifférence son calme débonnaire et ne pas lui reconnaître une certaine majesté de race dans l'attitude.

M. de Pékin est certes une des plus curieuses figures du vieux Pékin qui s'en va ; c'est un type de la « Vieille Chine ».



Un peu plus loin, se dresse la paillotte de fortune destinée à abriter la foule nombreuse des mandarins présidant à la cérémonie.

Ils sont là une centaine, venus en charrette pour la plupart et, comme il fait très froid, quelques-uns portent le magnifique collet de zibeline qui, à la mode chinoise, les couvre jusqu'aux genoux et est formé uniquement de plusieurs rangs de queues superposées. Même ici où la fourrure est peu chère, c'est 20.000 francs qu'ils étalent ainsi et, certes, ce serait un luxe bien dangereux en cas de guerre avec l'Europe civilisée !

Les plus gros sont encore ceux qui possèdent le splendide collet, apanage des hauts mandarins, dont, l'hiver, il complète le costume d'apparat.

Ils sont riches et font bonne chère, en vrais philosophes chinois !

D'ailleurs, leur sympathie va aux Européens bien ventrus; aussi, ne suis-je pas étonné de voir un Ta-Touze officiel s'arrêter tout réjoui devant un gros ventre européen et venir amicalement serrer la main de son propriétaire, qu'il n'avait jamais vu, mais qu'il saluait comme un frère.

Tout ce monde, soyeux, fourré, plumé, se congratule sans bruit, à l'abri du vent. Il semble heureux de vivre, tandis que, tout proche, les

150 condamnés à mort font gémir l'air de leurs lamentables et sinistres mélodies... j'en ai le frisson...

La masse des laquais, tous coiffés du Louis XI en vulgaire feutre gris, se tient à proximité de ses maîtres les mandarins. Elle présente un assemblage extraordinaire de têtes hirsutes, vieilles, jeunes, jolies, affreuses, vicieuses. Certaines ont des expressions qui me rappellent l'immortel Planchet et son ami Grimaud. Au-dessus des têtes, se dressent les grands panneaux couverts de caractères d'or des boutiquiers chinois et l'on a de la sorte l'impression d'assister à un marché d'hommes venus pour se louer, dans les livrées les plus baroques. Enfin, quelques rares commerçants et une trentaine de soldats européens de diverses nationalités se promènent librement, en conquérants.

Mais un mandarinot à bouton de verre et à plume de paon à un ceil, place des soldats crasseux tout autour du Ta-Tché-Ko, pendant qu'à grands coups de fouets bruyants les policiers font reculer la foule et que volent de plus belle les savates éculées sur les toits encombrés.

Avant la cérémonie, je vais voir les condamnés enfermés sous une simple paillotte pour la circonstance dressée.



Quelle scène abjecte ! Entravés de bois, les mains liées derrière le dos, ils gisent, grouillants, d'une saleté repoussante, accroupis sur le sol gelé, par eux souillé : la vermine habite leurs têtes macabres et le vice leurs yeux chassieux ; ils sont demi-nus, seulement revêtus des loques rouges des condamnés à mort ; ils grelottent, ils vont mourir et d'une voix à faire pleurer, ils chantent des obscénités... Car, les lamentables mélopées qui tout à l'heure me faisaient trembler, c'étaient d'ignobles obscénités !

O âme chinoise, qui jamais te comprendra ?

Parmi eux se trouvent quelques femmes dont la coiffure « queue de pie » pend lugubrement au-dessus du fard effacé et dont les petits pieds privés de bandelettes apparaissent hors de l'entrave, recroquevillés par la longue torture imposée dans la première jeunesse.

O cet horrible amas de chairs corrompues, de vices et de misères accumulés, auquel on va encore ôter la vie et qui chante des obscénités dans l'ombre du soir arrivant glacé, jamais je ne l'oublierai ; toujours les lamentables mélopées se dérouleront à mon oreille désolée ! Cependant, j'ai pitié : je place moi-même plusieurs cigarettes allumées dans des gueules noires et quémanteuses, édentées.

M'adressant à un condamné chantant fébrilement, je lui demande si la mort ne l'effraie pas :

— « Poutoune », me répond-il d'un air résigné. (*Je ne sais pas, je ne veux pas savoir...*) J'ai déjà été présenté deux fois à la mort et la grâce de Koang-Sou m'a sauvé ; si aujourd'hui j'échappe encore, demain je serai libre ; je recommencerai à mendier et à manger... » Et il continue à chanter des obscénités sur un ton macabre sentant le cadavre... Il fut ce jour-là étranglé !

Chaque condamné subit trois fois l'épreuve de l'impérial pinceau.

Avant toute exécution, la liste des criminels est placée devant l'empereur, qui, sans la regarder, promène au hasard sur les noms pressés son pinceau vermillonné. Chaque nom touché par l'impérial vermillon est gracié et après trois épreuves semblables, le bénéficiaire est enfin libéré !

C'est une torture bien chinoise de plus pour les malheureux condamnés, lesquels jusqu'à la fin du supplice attendent avec anxiété l'appel de leur nom. On évite en effet avec soin de les prévenir de la grâce du Fils du Ciel : il faut qu'ils souffrent jusqu'à la dernière minute,



moralement autant que physiquement et, souvent, ils doivent attendre des années les multiples présentations à M. de Pékin !

Aussi ces coutumes font-elles tant redouter la prison à tous ceux qui possèdent et qui craignent, une fois incarcérés, l'accusation intéressée et l'exécution trop de fois assurée, après les supplices divers du fouet, de la roue et de la cage de fer, sans parler de la famine et de l'indescriptible saleté.

Mais un cri retentit :

— La Justice de l'Empereur !

Je me précipite pour voir passer le cortège officiel escortant l'Impériale sentence.

Elle est religieusement portée par un haut mandarin monté sur une mule noire, non bridée, que son seul instinct doit conduire vers les suppliciés — image de la Justice céleste qui ne saurait se tromper et qui visiblement dirige la sentence du Fils du Ciel !

En réalité, des licteurs armés de bois recourbés sur lesquels sont gravés les caractères « Justice Impériale », encadrent le mandarin et sa mule en criant : « La Justice de l'Empereur » et en frappant tout ce qui ne se dérange pas assez vite sur leur passage... Encore une vision de la Rome antique !

Et la sentence, avec la liste des condamnés qu'a parcourue le pinceau libérateur, est renfermée dans un carton jaune d'or que l'envoyé du Fils du Ciel tient à deux mains devant lui, tandis que la mule non bridée avance gravement....

Grand émoi sous la paillotte des mandarins ! A l'arrivée de l'impérial message, tous se prosternent pendant que l'envoyé lit à voix respectueusement voilée les caractères tracés par la main auguste du « Solitaire ».

— « La strangulation pour 55 condamnés seulement. »

C'est peu !... L'on trouve le pinceau beaucoup trop libéral et la peine bien bénigne. Il faut du sang pour en imposer au peuple, pour le contempler... Mais personne n'ose le dire.

M. de Pékin s'avance alors.

Agenouillé, entouré de ses aides prosternés, il prête serment :

— Il tuera ou il sera tué !

Quand il se redresse, ce n'est plus le même homme... Ses traits ont pris une expression de férocité vraiment effrayante. Il crache dans ses mains, se frotte les bras et, ses yeux vitreux fixés au loin, il attend debout, les poings tendus, es victimes entravées.



Il a quelque chose d'un grand oiseau de proie fascinant d'inoffensifs volatiles.

Et le défilé des suppliciés commence.

Brutalement, un à un, ils sont appelés, saisis, munis d'une longue fiche en bois plantée dans le cou sur laquelle est inscrit leur nom et de force agenouillés devant l'aéropage des mandarins.

L'un d'eux leur apprend la décision de l'empereur, contrôle la fiche avec la liste des noms; puis, deux aides du bourreau entraînent les malheureux devant M. de Pékin, toujours impassible à l'autre extrémité de la place.

Le premier fut un grand vieillard tout blanc, assez bien conservé, un simple voleur-mendiant.

Malgré la pièce de bois paralysant sa marche, il s'avança sans soutien vers le bourreau, auquel il dit poliment :

— Monsieur le bourreau, je vous souhaite une bonne santé. N'avez-vous pas de commission à me confier pour vos ancêtres?

— Non, merci, et bon voyage ! répondit l'exécuteur en détendant brusquement ses doigts d'acier qui enserrèrent la gorge palpitante...

Les aides firent promptement asseoir le supplicié, les jambes en avant, pesèrent de tout leur poids sur ses épaules, pendant que M. de

Pékin lui passait le garrot et tournait brusquement...

Un râle rauque, des contorsions violentes... Puis, dans un effort suprême, le condamné soulève les quatre aides, qui de nouveau l'assoient et peuvent à peine le maintenir...

Les soldats européens se rapprochent, ils entourent les bourreaux par simple curiosité malsaine... pour voir mourir !

Soudain, un grand émoi se produit dans la foule, arrive jusqu'aux mandarins : le bruit court que les Européens s'opposent à l'exécution...

Alors, le même petit mandarin ayant placé les soldats chinois autour de la place accourt au pas de course, suivi d'une compagnie, baïonnette au canon...

C'est un exalté de la nouvelle école; il crie à ses hommes, en désignant les blancs :

— Ta ! Ta ! (Tape ! Tape !)

Déjà, les baïonnettes européennes sont sorties du fourreau... Encore une seconde, et ce sera une épouvantable boucherie... quand, par enchantement, le calme se rétablit ! Quelqu'un a ordonné au mandarinot de se taire et de faire retirer ses hommes !

C'est M. de Pékin qui, venu à bout enfin de



sa victime, vient à tous de nous sauver la vie !

Dès lors, les suppliciés se suivent sans interruption, sans incidents.

La plupart ont les yeux qui chavirent, et il faut les pousser quand ils arrivent devant les cadavres tournés la face contre la terre nue et sur quatre rangs alignés, les rangs se succédant au milieu du Ta-Tché-Ko, dont ils remplacent les ordinaires légumes !

Quelques-uns ont les articulations nouées par un séjour prolongé dans l'effrayante cage de fer aux dimensions trop réduites des prisons infâmes : il faut les porter en les soulevant sous chaque bras...

Ils se laissent tous étrangler comme des poulets, même une femme ayant empoisonné sa petite fille, et comme la nuit est venue, de multiples lanternes, formées de vessies de cochon, sont partout allumées. Longtemps encore, le supplice continue aux lanternes...

Quant à moi, je quitte ce spectacle, profondément écœuré... Cette mise à mort sale d'êtres ignobles me remplit de dégoût : en regardant tous ces cadavres de loqueteux alignés, il me semble voir du fumier humain épandu sur la terre

souillée d'où cependant jaillira peut-être un jour une fleur de Beauté !...

Impassible, la foule, au nombre de plus de 30.000 individus, a assisté, toujours silencieuse, à cette macabre cérémonie, seulement maintenue par le fouet des policiers, et tout à l'heure, lorsque tout sera fini, elle ira froidement contempler les corps inanimés !